

# LES RÉGIONS MOÏ DU SUD INDO-CHINOIS

---

## LE PLATEAU DU DARLAC

PAR

HENRI MAITRE

DES SERVICES CIVILS D'INDO-CHINE

---

*Avec un portrait et une carte.*



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

1909

*Tous droits réservés*

C'est le roi du Feu qui possédait le fameux sabre sacré, précieux fétiche, emblème et souvenir de ce qui a dû être sa toute-puissance sur les populations moï environnantes. Il court sur l'origine de cette arme divine les légendes les plus curieuses.

« A la suite d'aventures diverses, dit l'une d'elles, Pô-thê, nom donné par les Moï au Bouddha laotien, descendant le Mékong, arriva à l'endroit même où se trouvaient réunis tous les rois des peuples de la terre : Cham, Cambodgiens, Annamites, Laotiens, Radé et Jarai. Tous ces rois étaient alors occupés à plonger dans les eaux du fleuve afin de s'emparer d'un sabre sacré qui venait de tomber du ciel et qu'on voyait briller au fond de l'eau, car, bien qu'il fût dans sa gaine, il était encore incandescent.

« Les Cham sortirent vainqueurs de cette épreuve, mais Pô-thê leur enleva leur sabre et l'apporta au pays des Jarai pendant que les Cambodgiens, qui avaient pu s'emparer du fourreau, l'emportaient au Cambodge.

« Les Cham, furieux de se voir ravir le sabre sacré, firent aux Jarai une guerre acharnée qui dura un grand nombre d'années.

« Pô-thê, grâce au talisman qu'il possédait, résista longtemps aux Cham, mais ceux-ci jouissaient aussi de certains pouvoirs magiques et il arriva que l'issue de toutes ces luttes devint incertaine. Alors Pô-thê, s'adressant au sabre sacré, lui dit : « Si vous êtes vraiment  
« venu du ciel, prouvez votre puissance en prenant parti  
« soit pour les Jarai, soit pour les Cham, désignez enfin  
« par qui vous voulez être gardé. » Et il offrit au sabre sacré le sacrifice d'un buffle blanc et d'un buffle noir.

« Prenant ensuite le sabre sacré en sa main, Pô-thê le dirigea vers les Cham. Aussitôt, le sabre produisit en si grande quantité du feu et de l'eau que tous les Cham furent brûlés ou noyés. Aucun d'eux ne put échapper à ces deux fléaux parce que, sur l'ordre de Pô-thê, l'un de ses talismans, le bâton de rotin, produisit une profonde obscurité, ce qui empêcha les Cham de retrouver leur route.

« Peu de temps après, Pô-thê disparut sans laisser de lui nulle trace, après avoir confié le sabre sacré au Sadet appelé « Ly-patao » (Roi du Feu). Il avait en outre recommandé aux Jarai de vivre en bonne intelligence avec les Cambodgiens, maîtres du fourreau du sabre sacré, car le ciel, en donnant le sabre aux Jarai et le fourreau aux Cambodgiens, avait marqué qu'ils devaient être alliés. Mais en donnant aux Cambodgiens le fourreau qui est moindre que le sabre, il a indiqué que les présents échangés régulièrement entre les rois des uns et les rois des autres doivent être plus importants de la part des Cambodgiens. Les présents envoyés par les Cambodgiens comprenaient des éléphants, des cages richement ornées, comme seuls savent les fabriquer les Cambodgiens. Le roi du Cambodge envoyait aussi des étoffes et les Jarai lui envoyaient en retour des esclaves, de l'ivoire et des cornes de rhinocéros (1). »

Une autre légende, rapportée par quelques auteurs (2)

(1) BESNARD, *op. cit.*

(2) Voir le R. P. GUERLACH, dans la *Revue indo-chinoise*, le 15 février 1905, et LAVALLÉE, dans le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, octobre 1901. C'est de ces deux récits presque identiques qu'est tiré notre récit.



servent de pièges fort habilement construits, dissimulés avec soin dans la brousse; un signe à peine visible pour l'œil non exercé annonce au passant l'existence de ces engins qui sont parfois de véritables dangers pour le chasseur européen non prévenu; un morceau de bois posé en croix sur l'entaille d'une branche, une coche faite au tronc d'un arbre, un arbuste à demi coupé à un pied au-dessous de la base sont autant de ces signes que le Moï sait reconnaître à première vue.

Les Radé emploient principalement deux sortes de pièges : le « khao », composé d'une branche élastique ou d'un bambou retenu par une corde et formant détente actionnant une petite lance ou un épieu pointu; ce piège, destiné aux cerfs et aux sangliers, se détend sous le passage de la bête qui brise la cordelette; l'arme traverse alors l'animal par l'avant-train.

Le « ghung », réservé aux lièvres, aux agoutis, aux paons, aux coqs et poules sauvages, est un piège à assommer : il consiste en un gros tronc d'arbre suspendu par un système de cordelettes et de bambous; un passage est ménagé de telle sorte que le gibier doit y passer en brisant la corde, qui laisse retomber les bambous et le tronc d'arbre. Ce piège est plus spécialement usité aux alentours des cultures.

La chasse à l'affût est également fort pratiquée. Doué d'une patience à toute épreuve, le Moï se glisse dans la brousse comme une couleuvre sans faire le moindre bruit et, pendant des heures, il attendra le passage de sa proie, qu'il abat avec sûreté d'une flèche généralement empoisonnée.

Les Mnong de la montagne creusent, dans les ravins

humides et sous les fourrés impénétrables, de vastes fosses recouvertes de terre et de branchages où viennent s'abattre les rhinocéros et les éléphants sauvages. La viande de ces animaux est une nourriture estimée; la corne des premiers est, nous le verrons plus loin, un précieux article d'échange et l'ivoire des seconds sert aux Mnong à confectionner certains instruments de musique et les bouchons d'ivoire qu'ils portent aux oreilles.

Les oiseaux sont pris au « kdong », piège composé de petits morceaux de bambou et rappelant nos trébuchets; c'est par ce moyen que sont capturés les magnifiques perroquets aux chatoyantes couleurs, sortes d'aras à longue queue que l'on rencontre chez les Jarai, les perruches hargneuses et les petits « inséparables », espèce de perroquets criards vivant par troupes nombreuses et qui s'abattent indiscrètement sur les champs; tous ces grimpeurs sont conservés par les chasseurs, dont ils ornent la maison; un anneau de fin rotin glissant sur une baguette retient les captifs par la patte: des bâtonnets terminés en ressaut et passant dans un tube de fin bambou servent aussi de perchoirs, l'oiseau y est retenu captif par le même nœud de rotin. Les merles mandarins sont apprivoisés et les Moï, de même que les Annamites, s'amuse à leur apprendre à parler; les jeunes paons sont souvent domestiqués et gardés en liberté dans les villages; les autres oiseaux sont généralement mangés.

Le Darlac central ne possédant que peu de cours d'eau de réelle importance, la pêche y est peu développée; roulant leurs eaux en un lit étroit et rocheux,



tous les gens de race laotienne et birmane. Ces chasseurs, venus également des provinces de Stung-treng, Khong et Bassac, sont suivis le plus souvent de Tiompoueun, Moï du bas Sékong, au sud-ouest des Jarai. Pendant la saison sèche, ils s'établissent en forêt-clairière où ils se livrent à la chasse des cerfs, bœufs et buffles sauvages qui y abondent; d'autres s'occupent plus spécialement de la chasse aux éléphants sauvages qui habitent par nombreux troupesaux ces districts désertés par l'homme.

Logés sous de primitifs abris de branchages et de feuilles, accompagnés parfois de quelques charrettes portant leur pacotille, ils parcourent le pays à la recherche du gibier; lorsque sont trouvées les pistes fraîches d'un troupeau d'éléphants, celui-ci est suivi jusqu'à ce qu'il soit découvert en ses pâturages; les chasseurs s'attachent à écarter les jeunes individus, qu'ils capturent avec l'aide d'éléphants domestiques spécialement dressés et sur le dos desquels ils se dissimulent en des masses de branchages; les prisonniers sont entravés et, au bout de quelques jours de jeûne, soumis à un long et patient dressage; à la fin de cette éducation, ils sont échangés ou vendus soit au Darlac soit au Laos. L'un des plus grands chasseurs est le Khun Yonob même de B. Don, chef mnong métissé de laotien et qui a réussi à amasser, par ses chasses, une respectable fortune qu'il garde sous forme de jarres remplies de piastres soigneusement enterrées.

D'autres trappeurs ne poursuivent que le rhinocéros qui habite dans les gorges montagneuses du sud-ouest et dans les replis de la chaîne annamitique; d'octobre

à décembre, ils arrivent à la résidence chercher leur laissez-passer par petits groupes armés de gros fusils à pierre demi-rouillés.

Je vois encore l'un d'eux, le vieux Nay-Boun, aux joues de rainette sèche et qui m'a raconté la genèse brutale et simple d'une de ces chasses qui sont sa vie, une vie de bushman, vécue en d'impossibles repaires au milieu des plus scabreux passages de montagnes sans nom.

Les régions d'Annam les plus fréquentées sont les cantons au nord de Médrac et le haut Song Nang, le plateau d'Ankhé et le haut Song Ba, le Kontoum et le district de Cheo-reo, enfin la région moi du Quang-ngai.

Une pareille chasse est une véritable expédition longue parfois de trois à quatre mois. Chaque chasseur groupe autour de lui quelques Laotiens et des Moï formant ainsi parfois une petite troupe d'une dizaine d'hommes; le nombre total des fusils engagés en cette chasse ne dépasse pourtant pas une quinzaine par saison pour ce qui est des gens de B. Don qui parcourent la chaîne annamitique; mais il faut tenir compte de ceux qui se rendent directement chez les Mnong insoumis du sud-ouest et de ceux qui vont au Kontoum depuis les centres laotiens plus septentrionaux. Chaque groupe s'achemine, muni de ses maigres provisions; par les sentiers où les villages sont rares, ils se dirigent vers le chaos des montagnes vierges, heureux, le soir, de trouver une cabane abandonnée pour s'y garder du tigre qui rôde. Le gibier apporte heureusement un supplément au menu jusqu'au jour où l'on s'enfonce dans la forêt, en quête du rhinocéros.



Celui-ci gîte dans les grottes, les cavernes ou les anfractuosités des monts, parmi les rocs, et il s'agit de trouver sa trace; aussi, que de fatigues doivent endurer les chasseurs parmi les fourrés impénétrables, les lianes épineuses, les rochers, les ravins, les boursiers chers aux pythons avant de le rencontrer enfin!

La bête une fois en vue, le chasseur quitte ses compagnons, qui grimpent sur un arbre afin de ne pas gêner le tir; dans le plus gros fusil à pierre, par-dessus la charge de poudre, une flèche empoisonnée est glissée; lorsque la brute, blessée à mort, tombe enfin, tout le monde revient et la curée commence aussitôt, car chaque parcelle, sauf les ossements, a sa valeur; la viande servira à faire bombance et permettra de se reposer quelques jours pendant lesquels on s'occupera de faire sécher la peau. Les excréments et l'urine même du pachyderme sont recueillis avec soin; mélangés à l'alcool, ils lui communiquent de merveilleuses propriétés médicinales, le rhinocéros se nourrissant de préférence, me disait Nay-Boum, de plantes, racines et écorces qui possèdent des vertus curatives.

Si la saison n'est pas trop avancée, l'on se met en quête d'une autre victime; mais si la chasse a duré longtemps, l'on prendra la route du retour en emportant les peaux et les griffes d'ours, les cornes et les peaux de cerf et les dépouilles des animaux divers abattus au cours de l'expédition; le chasseur a gagné sa saison et il ne lui reste plus qu'à négocier la vente de ses produits que les traitants annamites attendent et qui, jamais, ne sauraient rester pour compte. La corne du rhinocéros, si follement prisée des médecins chinois,



est vendue par le chasseur jusqu'à 300 et 400 piastres, et la peau jusqu'à 60 piastres le picul (1); ce poids n'est cependant guère atteint que par celle des individus de la plus haute taille; les sabots sont également achetés.

Les dépouilles des rhinocéros tués dans le sud-ouest, chez les Mnong, sont exportées sur Kratié où elles sont vendues directement aux Chinois.

Le Laotien réalise ainsi d'assez beaux bénéfices; ils sont d'ailleurs assez chèrement payés par les fatigues et les dangers du métier; l'on ne cite cependant aucun cas de ces hardis trappeurs morts ou disparus en brousse.

#### IV

Une autre recherche qui ne procure ni moins d'imprévu ni moins de dangers est celle du fameux « ki-nam » ou « bois d'aigle » que l'on rencontre au Darlac dans les forêts épaisses recouvrant les pentes des montagnes de la région du lac Tak-lak et de la chaîne annamitique. Ce bois d'aigle, qui est estimé à l'égal de l'or ou des pierres précieuses, est extrêmement rare et de grande valeur. Les botanistes ne sont pas d'accord sur l'identification de ce produit. Suivant les Annamites, ce bois d'aigle, appelé aussi bois d'aloès, se diviserait en

(1) Le picul vaut 60 kilogrammes.

Au milieu de la nuit, me rejoignent le doï et une partie des miliciens laissés à B. Tatch-lang et qui m'apportent en grande hâte des marchandises de renfort; tout mon stock a, en effet, été épuisé et j'ai dû, pour payer les derniers porteurs, envoyer à marche forcée l'un de mes miliciens moi me quérir le reste de mes marchandises d'échange.

Le 11, nous rejoignons enfin B. Tatch-lang et le Krong knô par des villages radé et mnong perchés sur des mamelons au-dessus de poches marécageuses cultivées en rizières.

12-16 mars.

Tout mon monde réuni à nouveau, je m'embarque ce matin sur les canots et les pirogues qui vont nous faire descendre le Krong knô et regagner la région des Pih; les chevaux et les éléphants, rafraîchis par six jours de repos, se dirigeront par terre sur B. Plaosieng.

Sur le fleuve majestueux, resserré entre les collines, nos embarcations glissent en grinçant sur les bancs de sable; dans la matinée, nous abordons à la sente de B. Pseuk, village radé insoumis, perché derrière ses rizières sur un contrefort montagneux. La sente est semée d'innombrables piquets et nous avançons avec prudence, le fusil prêt à faire feu. Les miliciens ont chaussé leurs sandales de cuir et, courbés sur la terre, arrachant les lancettes, nous gravissons lentement la pente rapide; mais soudain, je m'arrête; une lancette vient de m'atteindre, traversant le cuir épais de ma chaussure comme une simple toile. La dangereuse baguette effilée s'est heureusement brisée et l'éclat, long



de 2 à 3 pouces, s'est contenté de m'érafler la peau; au même instant, une lancette me blesse à la main; nous redoublons de prudence. Les portes de l'enceinte sont fermées et barricadées par de solides troncs d'arbres engagés dans les chambranles taillés en V; de chaque côté des abatis inextricables où se dissimulent des bambous appointis de toutes tailles; ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que nous enfonçons tous ces obstacles; dans les taillis voisins, des coups de hachette résonnent et la chute des arbres décèle la fuite des villageois. Le hameau est désert; seuls quelques poulets effarouchés se sauvent à notre approche; il est impossible d'entrer en pourparlers et inutile d'entreprendre une poursuite dans les taillis encombrés de lancettes et d'abatis; aussi j'ordonne la retraite.

Le fleuve se déroule, sinueux, vers le nord-nord-ouest, resserré entre des monticules rocheux, semé de bancs de sable. Dans l'après-midi, nous arrivons à B. Phok, à une heure de B. Plaosieng. Sur l'autre rive, s'étale une grande poche de rizières autour de laquelle s'étagent, sur des contreforts de terre argileuse et jaune, une collection de villages pih.

Le 13, nous continuons la descente du Krong knò; sur la rive droite, occupée par des massifs montagneux, s'étend une curieuse nappe d'eau libre séparée du fleuve par la berge et une bosse boisée qui trempe dans les marais; cette mare, profonde en cette saison de 1<sup>m</sup>,60 à 2 mètres, inonde, aux crues, l'étendue marécageuse qui la sépare du fleuve. Les collines de pourtour viennent baigner leur pied dans l'eau calme; cette poche d'effondrement, dont la nappe libre peut mesurer

une quinzaine d'hectares, est semée de quatre petits flots formés de tuf jaunâtre, élevés de 5 à 8 mètres au-dessus des eaux et dont les deux plus éloignés, séparés par un chenal de 10 mètres de large à peine, sont surmontés des huttes de B. Kseur, village mnong pou-teung, aux huttes sur pilotis, retiré en cet inexpugnable asile comme un repaire de pirates.

A nos appels, une petite pirogue apparaît enfin, conduite par un indigène debout à la poupe; le doï et moi pouvons seuls y prendre place et encore l'embarcation donne-t-elle des signes non équivoques d'une inquiétante instabilité. B. Kseur, où nous abordons, est un village de chasseurs; dans les huttes exiguës abondent les dépouilles d'éléphants, de rhinocéros, de tigres, des cornes de cerfs, des plumes de paons, d'oiseaux divers; éléphants et rhinocéros sont capturés par des fosses que les naturels creusent dans les montagnes.

Et, de nouveau, nous glissons sur le Krong knô que ride une gênante brise du nord-est; sur les bancs où dorment les crocodiles, les échouages sont fréquents; la rive gauche, herbeuse, est couverte de marais et de faux cotonniers aux branches dénudées, menant aux immenses marais et prairies des villages pih du bas fleuve.

Toute la journée du 14, nous avons parcouru ces étendues mornes, couvertes d'herbes vertes et que bornent les derniers mamelons des hautes chaînes d'arrière. Le 15, sous la brume glacée, nous courons en pirogues les branches secondaires du Krong hâna qui se tordent en marigots dans les marais semés de